

ZEHRA DOĞAN



Nous aurons aussi de beaux jours

Écrits de prison

des femmes
Antoinette Fouque

© 2019, *des femmes*-Antoinette Fouque pour la traduction française

33-35 rue Jacob, 75006 Paris

www.desfemmes.fr

En couverture :

Lierres de mon âme, Prison de Mardin, 2016

Zehra Doğan

Peinture à l'eau sur papier, 62 x 45 cm

© Jef Rabillon

ISBN PDF : 9782721007537

ISBN PNB PDF : 9782721007551

Zehra Doğan

Nous aurons aussi
de beaux jours
Écrits de prison

Traduit du turc par
Naz Öke et Daniel Fleury

des femmes
Antoinette Fouque

Message des éditrices de la part de Aslı Erdoğan

En septembre 2018, alors que s'ouvrait au sein du Festival des autres mondes du Pays de Morlaix l'exposition des « œuvres évadées » de Zehra Doğan, emprisonnée en Turquie, Aslı Erdoğan, écrivaine turque engagée pour la démocratie et pour les femmes, elle-même libérée en 2016 après quatre mois d'emprisonnement, lui adressait ces mots :

« On dit que l'être humain doit écrire avec son corps, un corps nu, à vif... Parce que c'est le miracle du sang, d'envoyer les mots vers la vie. Il y a soixante-dix-neuf ans, dans des camps de concentration, il y avait des artistes qui écrivaient des poèmes sur du papier toilette et qui peignaient avec leur sang. Aujourd'hui dans les geôles turques, il y a Zehra Doğan. Qui, parce qu'on lui confisque son matériel, peint avec son sang. Et qui, parce qu'on confisque ses œuvres, saigne de nouveau et de nouveau. Créer un tout nouveau monde, qui sera le miracle du sang, où chaque chose retrouvera son vrai

sens! Une brassée de nostalgie à Zehra et à tous et toutes les ami-e-s en prison. Nous, les prisonniers, prisonnières, nous nous enlaçons d'autres façons. »

Empêchée pour des raisons de santé de préfacer la présente publication comme elle le souhaitait, elle nous a demandé d'assurer Zehra de son amour.

PRÉAMBULE
D'UNE TRADUCTRICE AUX CHEVEUX ROUGES

Dès ses premières lettres, Zehra a éveillé en moi le désir de partager ses paroles. À travers les très nombreux courriers échangés tout au long de ces 600 jours d'emprisonnement, j'ai appris à mieux connaître cette femme que je n'avais jamais vue face à face, ni serrée dans mes bras, mais qui m'a toujours émue par la force et la détermination avec lesquelles elle porte et défend ses multiples identités. Son indépendance d'esprit, qu'elle met au service d'un propos collectif et universel, m'impressionne tout autant que le talent de son pinceau et de sa plume. Zehra, avec ses questionnements parfois faussement naïfs, ses réflexions et sa poésie, m'a aidée à grandir. Non seulement elle m'a invitée à prendre part à la vie quotidienne de la prison, avec ses « Qu'en penses-tu ? », mais elle m'a en outre poussée à rechercher, à apprendre, à réfléchir et à m'exprimer. Il s'agit bel et bien d'une transmission générationnelle, et d'une belle preuve que celle-ci ne fonctionne pas, comme on le pense souvent à tort, à sens unique, des aîné-e-s vers les plus jeunes... Le plus admirable est que Zehra a fait

PRÉAMBULE

cela depuis les geôles dans lesquelles on l'a enfermée. Quant à moi, qui suis dehors, « libre », ayant accès à tout, j'ai fait un pas géant dans mon existence d'être humain et de femme.

Aussi m'était-il impossible de garder jalousement ses lettres dans un tiroir, en me disant « Elles sont à moi ! ». À mes yeux, ç'aurait même été un crime ! J'ai ressenti le besoin urgent de les partager, et pas seulement avec celles et ceux que Zehra a réuni-e-s depuis sa prison, mais avec le plus grand nombre.

Alors, peu importe si c'est à moi que sont adressées ces lettres... Zehra nous parle à toutes et à tous, elle murmure de sa plume, au nom de ses ami-e-s emprisonné-e-s, au nom des femmes, au nom de son peuple.

Zehra m'a dit en sortant de prison que nos échanges épistolaires lui avaient procuré des forces, car ils avaient tissé un lien puissant avec « la vie qui coule comme une rivière au-delà des murs gris », et lui avaient permis, même privée de liberté, d'en faire partie. Pourtant, pour moi, c'est elle qui fut une véritable source d'espoir, un rayon de soleil à travers les nuages sombres qui planent au-dessus du monde, elle qui fut capable de préserver la précieuse conviction qui nous anime : « Nous aurons aussi des beaux jours. »

Naz Öke
Angers, 21 juin 2019

21 juillet 2017, vendredi 23 h 45

Ma chérie, ma camarade précieuse au beau cœur,

J'ai voulu t'écrire avant de dormir. Toutes tes lettres sont arrivées jusqu'à moi. Mercredi et vendredi sont les jours du courrier. Mercredi, j'en ai reçu une moitié, et vendredi, c'est-à-dire aujourd'hui, l'autre. Tu ne peux pas savoir comme j'ai été heureuse. Je t'ai retrouvée à chaque ligne. Et en te retrouvant, j'ai compris à quel point tu me manquais et combien nous pouvons nous donner l'une l'autre une belle énergie, même en étant éloignées. Tu es ma famille. Cette jolie maison dont tu parles, ce jardin, sont comme un endroit où j'aurais passé des années et dont je ressens la nostalgie. J'aurais tant aimé prendre le petit déjeuner avec toi, avec les chats, dans ce jardin, boire ensuite un café, et discuter au milieu des éclats de rire, comme si nous n'avions jamais vécu toutes ces choses mauvaises, parler des beaux jours. Tout cela arrivera, bien sûr, nous aurons aussi de beaux jours.

Et maintenant en cette nuit, une de ces nuits chaudes et étouffantes de Diyarbakır, allongée sur le matelas que j'ai déroulé au sol, je t'écris ces lignes.

Je voyais l'emprisonnement comme une éventualité. Alors, je ne me suis pas effondrée en me faisant incarcérer.

C'est pour cela que, dès mon arrivée, j'ai commencé à confectionner de petites choses pratiques. Par exemple, j'ai coupé un jean, et j'en ai fait un sac. J'ai mis dans ses poches les choses que je voulais toujours avoir près de moi, livres, cahiers de notes, papier à lettres. Ainsi, je lis et j'écris plus souvent.

Ils ne me donnent malheureusement pas mon matériel de dessin. Je réfléchis à comment créer d'autres possibilités. Pour l'instant, j'ai commencé à écrire des nouvelles. Je ne permets pas que mes journées passent sans que je ne fasse rien. C'est pour cela aussi que je ne me laisse pas aller au désespoir. Mes amies du quartier sont des personnes agréables. Nous sommes vingt-huit, de 18 à 50 ans. Et nous avons un bébé, un garçon de 2 ans, qui s'appelle Robin. Nous l'appelons « Petit Enki¹ », comme s'il portait notre colère vieille de cinq mille ans. C'est un bébé adorable. Sa maman est condamnée à 15 ans.

Nous avons aussi une amie condamnée à la perpétuité. Elle s'appelle Sozdar. Elle a 40 ans et elle est prisonnière depuis vingt-deux ans. En vivant avec elles, je comprends mieux que la vie ne se résume pas à moi. Il y a aussi deux autres mères. Elles ont chacune confié leur tout petit bébé à leur famille dehors. Mais leur esprit est sans cesse occupé par eux. Des ouvrières agricoles, des habitantes de Sur², des étudiantes, des maîtresses... tout ce que tu peux imaginer se trouve ici ! Ils nous ont toutes mises dans cette cage.

¹ *Enki* est une divinité importante de la Mésopotamie, considérée comme maître des eaux douces souterraines, de la sagesse, des arts et techniques et de la magie.

² Quartier historique de Diyarbakır.

Mais malgré tout, nous gardons le moral bien haut. Nous vivons toutes ensemble une vie en commun. Tout ce que nous possédons est commun. Même notre souffrance et notre joie sont communes. Et c'est cela qui donne de la force.

Le bâtiment carcéral est étouffant. Il semble avoir été construit en tenant compte de la psychologie humaine. Il est fait de couloirs étroits, avec des plafonds bas, comme s'il était conçu pour que l'on s'y sente mal. Les couloirs sont, autant qu'il est possible, sombres, longs, étriqués. À cause de cela, on n'a même pas envie d'aller à l'infirmerie. Seul un couloir a des couleurs. Une grande partie du plafond est peinte en rouge sang, représentant le drapeau turc. Et c'est en arpentant ce couloir, long, obscur, chaud, dont le plafond est orné du drapeau, que nous pouvons nous rendre à l'infirmerie. Du vert, on n'en voit qu'à l'infirmerie. Et rien qui ait un lien avec une fleur, une plante, nulle part dans toute la prison. Il est interdit de faire pousser des plantes. Comme l'infirmerie se situe à l'étage, on peut apercevoir, depuis sa fenêtre, l'extrémité des branches de deux arbres qui se trouvent dans une partie que nous ne connaissons pas. J'en aperçois un bout, à peine trois centimètres. Pour en voir un peu plus, je me hisse sur la pointe des pieds vers la haute fenêtre qui touche presque le plafond. Cela suffit à me rendre heureuse.

Les années passent ici, dans la nostalgie d'une seule fleur. Il est difficile de décrire la nostalgie qu'on peut ressentir pour une fleur.

Quant à notre quartier, il est entouré de barbelés. Même les fenêtres à barreaux sont hérissées de barbelés. Tous les soirs, apparaissent dans le ciel deux étoiles. Pour les voir, je grimpe vers la fenêtre. Mais là, ce sont les barbelés qui me coupent la vue. Si tu voyais comment je dois me tortiller pour voir les étoiles, tu serais morte de rire. Les fleurs, les lierres que tu dessines dans tes lettres sont si beaux. Continue à les dessiner, d'accord? Je vois que je partage mon talent pour le dessin avec toi 😊. Tu dessines bien. Je ne le savais pas du tout. Ne pas pouvoir dessiner, ne pas avoir accès à mon matériel, est pour moi une autre forme de torture. Mais cet empêchement me pousse à être plus créative. Je continue à dessiner sur des journaux, même si c'est avec un stylo-bille.

J'ai commencé aussi à écrire des nouvelles. Ici, chaque femme a sa propre histoire. Je pense les écrire et les illustrer. Si je sors un jour, je pourrais les peindre aussi sur toile. À ces pensées, mon incarcération me pèse moins.

En ce moment, l'intérieur et l'extérieur me paraissent identiques. Le plus difficile, c'est de te dire que tu n'es pas coupable, que le vrai crime est d'avoir été accusée injustement, et que la personne en face de toi est comme un mur froid. Quel mot peut avoir un sens devant une telle violence? À cause de cela, la plupart du temps, je n'ai même pas envie de parler. Dans ce pays, chaque mot qu'on peut prononcer semble avoir perdu son sens. J'ai le sentiment que nous sommes dans un énorme néant. Comme dans ces scènes de vie désagréables et lourdes des romans fleuves. Et puis, les lettres arrivent. Je respire la vie dans les tiennes. Je m'enthousiasme en me disant qu'il y a de la vie quelque part.

26 juillet 2017

Aujourd'hui, tes lettres 14 et 15 sont arrivées. Toutes les lettres que tu as écrites jusqu'à maintenant me sont donc parvenues. Comment as-tu pu écrire, tous les jours, sans te lasser? Je ne mérite pas toute cette attention. Je puise des forces dans ton affection. C'est un sentiment singulier, difficile à décrire. Les endroits que tu décris, cette belle maison, le jardin, tout me redonne vie. Les chats... J'aimerais être là-bas un jour. Parfois, quand je pense à toi, je me souviens que tu m'as dit: « J'ai écrit ton nom, sur le mur, dans l'âtre de la cheminée, tu le liras un jour, quand tu viendras. » Quand j'y pense, je me dis: « Un jour je vais sortir et on va s'asseoir avec Naz, devant la cheminée, et parler de ces jours ici... Non, maudits soient ces jours! Nous allons parler de l'avenir. » Nous allons vivre cet instant-là, nous allons parler de cet instant-là. Je voudrais vivre, enfin, le moment présent, je ne veux plus reporter mes rêves. J'en ai assez d'attendre, ici, l'avenir. C'est comme si nous étions un peuple maudit. Ni enfance, ni jeunesse. Ils ne nous ont rien laissé vivre. Si on nous le demandait, c'est peut-être nous qui décrierions le mieux le bonheur, parce que nous en avons faim. C'est la personne sur le point de mourir de soif qui peut le mieux parler de l'eau. C'est la même chose pour nous.

Ici, il y a une femme de 28 ans, mère de deux enfants. Elle a été condamnée à trois ans et quatre mois de prison, simplement parce qu'elle avait porté une tenue de guérilla dans une fête. Dehors, ses enfants sont dans la misère. Quant à elle, elle n'a jamais pu vivre sa propre

vie. Quand elle avait à peine 10 ans, son père a été condamné à neuf ans. Pendant qu'il était en prison, sa mère l'a laissée avec ses cinq frères et sœurs et a rejoint la guérilla. Depuis, ils n'ont jamais eu de nouvelles d'elle. À l'âge de 10 ans, elle a été père et mère pour sa sœur. « Pendant la nuit, je mettais un sac de farine devant la porte pour qu'elle ne s'ouvre pas et que personne ne puisse entrer. Pendant que les petits pleuraient de faim, je pleurais avec eux, jusqu'au petit matin. Nous avons grandi avec les restes des voisins », dit-elle. Ici, chacune a une histoire. Je ne sais pas laquelle te raconter.

Une amie dit sans cesse : « Ils nous ont volé nos rêves. Nous ne pouvons plus rêver. » Et c'est vrai. À force d'essayer de nous protéger de la violence, de penser à ce qui peut à tout moment nous arriver, nous ne pouvons plus bâtir de rêves. La vie est dure, mais si tu es kurde, ou si tu appartiens à un peuple opprimé de n'importe quel pays, alors la vie est dix fois plus dure. À force de voir la mort, de la ressentir, de perdre régulièrement des proches, j'en suis arrivée à la désirer. En ce moment même, la chose que je désire le plus est peut-être de mourir. Comprends-moi bien, je ne suis pas désespérée, je n'ai pas perdu la raison non plus, mais je connais l'odeur du sang. Et je hais cette odeur. Je la respire continuellement. Pourquoi pas la mort, en vérité, peut-être, pour en finir avec tout cela. Crois-tu encore, toi, que les enfants pourront vivre dans un monde plus beau, ou du moins un peu meilleur? J'ai maintenant beaucoup de difficultés à le croire. Des dizaines d'enfants sont morts devant mes yeux. Et moi, je n'ai rien pu faire. Personne n'a rien pu faire.

Nous nous sommes habitué-e-s à la mort. Y a-t-il au monde une chose pire que cela? Ah, je ne sais pas. Peut-être qu'à cause de la chaleur, je suis un peu malheureuse aujourd'hui.

Dessine-moi des fleurs dans tes lettres, d'accord? Et envoie-moi aussi des photos. Mais n'envoie pas de photographies de paysages. Elles sont interdites. C'est étrange, mais observer la nature, même sur un bout de papier, est interdit.

Un jour, nous allons nous retrouver, c'est certain. Et je pense qu'un jour nous vaincrons.

J'ai essayé d'écrire un poème.

*Mon amour, lieu d'incendie
Je suis celle qui se heurte sans cesse à cette obscurité
Serait-ce ce cœur qui me garde sereine?
Tu ne pourras pas savoir, bien-aimé,
Le sort de mes rêves est lié à la grille de fer
Et maintenant mon cœur s'embrase
D'un manque à me faire perdre la raison
Et à nouveau sur mon lit de marbre superposé
Je m'allonge vers des étendues inconnues*

*C'est un air chanté, cette douleur aiguë
Derrière des portes qui ne s'ouvriront peut-être jamais
Je brûle de l'envie d'une vie
Qui ne serait peut-être jamais goûtée
Peut-être, les rêves n'ont-ils jamais été vécus
Mais se rendent palpables avec entêtement*

*Et c'est pour cela, qu'elle est là
Cette attente de se revoir
Jamais vécus mais familiers*

*Je m'allonge vers des songes redoutables
Silencieux, secrets et libres
Je m'évade vers ton cœur juste pour une nuit
Tais-toi, personne ne le sait
Dans mes rêves je vis un amour évadé
Je suis une clandestine,
Réfugiée dans ta poitrine
Tais-toi, d'un seul de tes mots je mourrais
De retour au petit matin
Mes cent pas dans une nouvelle captivité
Te saluant avec des chansons nostalgiques*

30 juillet 2017, 23H45

Voilà des heures que notre bébé a beaucoup de fièvre. Ses amygdales sont rouges et il a la diarrhée. Son corps est bleui par la fièvre. Ses lèvres, ses pieds, ses mains sont bleues et tremblent. Nous ne pouvons rien faire.

Dans la matinée, ils l'ont emmené à l'hôpital mais le médecin n'a même pas regardé le visage de la maman. Il a juste fait faire une prise de sang. La maman a insisté pour qu'il fasse une injection, mais il ne l'a pas faite. Nous avons très peur. L'enfant est très malade. Sa maman

est condamnée à quinze ans. Elle est infirmière, mais elle ne peut rien faire. On lui donne seulement du sirop. Souffrances. Dans chaque moment de la vie, il y a de la souffrance.

Dans ce quartier, ce sont peut-être nos souffrances qui nous maintiennent unies. Et je pense que c'est la souffrance qui donne un sens à nos vies. Sinon, montrer autant de résistance serait impossible.

31 juillet 2017

Chère Naz,

Le petit Robin a passé toute la nuit avec de la fièvre. Et comme nous avons beaucoup insisté, il a enfin été amené aux urgences et mis sous perfusion. Mais il n'est pas guéri. Le médecin de l'infirmierie de la prison a dit que son état était extrêmement sérieux, qu'il ne pourrait pas guérir dans ce milieu carcéral, à cause de l'infection, et que si on n'intervenait pas, il pourrait se passer des choses très graves. Son papa a été appelé et il est venu d'Adiyaman en hâte. En ce moment il est à l'hôpital. Je pense qu'il y restera quelques jours. Son père cache le fait que sa compagne est incarcérée, de peur d'être renvoyé. Pour cette raison, nous ne pouvons pas médiatiser la situation de Robin. Aujourd'hui au quartier, nous avons passé une triste journée.

7 août 2017

En pleine nuit je t'écris mes dernières pages. Peut-être que tu dors en ce moment, ou que tu fumes une cigarette, dehors, dans le jardin. En parlant de cigarette, je vais descendre en allumer une, moi aussi.

Maintenant je t'écris sous le ventilateur d'un modèle ancien, de ceux dont les riches intellectuels pourraient dire « Oh! Comme c'est beau », et qui déchire tant bien que mal la chaleur étouffante du quartier.

La clandestinité³, quelle mauvaise période c'était. Tu sais, maintenant je suis plus sereine. Parce que maintenant je ne ressens pas de crainte. Si cela avait duré encore un mois, je pense que je serais devenue vieille. Ou bien j'aurais eu une crise cardiaque. Je me suis regardée dans la glace en arrivant ici, mes cheveux avaient blanchi.

J'ai lu dans un journal que des artistes s'étaient mobilisés pour moi, en disant : « Rendez ses crayons à Zehra ». Lors de mon précédent emprisonnement, à Mardin⁴, j'avais mon matériel, et je pouvais dire « Avec mon pinceau et mes crayons, je briserai les murs des prisons ». Alors, en lisant cet article aujourd'hui, j'ai commencé à redessiner sur des journaux. En fait, mes mains sont mes pinceaux. Je dessine sans cesse dans ma tête. Je vois des images dans la moindre des formes, même dans une

³ Zehra Doğan s'est cachée à Istanbul à la fin de l'année 2016 pour éviter une réincarcération, en attente de son jugement définitif.

⁴ Elle a été incarcérée à la prison de Mardin du 21 juillet au 9 décembre 2016.

peinture écaillée sur le mur. Je dessine sur les pages des journaux. J'écris des nouvelles. J'espère pouvoir un jour faire une exposition avec les portraits de ces femmes, accompagnés de leurs histoires. J'écris aussi un roman. J'ai déjà commencé.

Il est très difficile de mériter tes efforts et ceux de plusieurs ami·e·s. C'est même impossible, sache-le. S'il te plaît ne sois surtout pas triste pour moi. Je suis très forte, n'oublie pas cela. Et ici, je cours contre le temps. Le temps ne me suffit pas pour tout ce que je veux faire. Dans les jours à venir, je vais commencer à donner des cours de dessin à mes amies. Crayons et papiers à lettre seront notre unique matériel. Salue Daniel pour moi.

Zehra
La geôle d'Amed⁵.

21 août 2017

Chère Naz,

J'ai bien reçu tes dernières lettres.

Tu me dis dans l'une d'entre elles : « Ne te sens absolument pas obligée de m'écrire parce que je t'écris beaucoup ». Comment le fait de t'écrire pourrait-il être une

⁵ Amed: Diyarbakır en kurde. « Geôle d'Amed »: surnom de la prison de Diyarbakır, connue pour les atrocités commises sur les prisonnier·ère·s politiques à partir du putsch militaire de 1980 et haut lieu de résistance kurde.

obligation? En recevant chacune de tes lettres, je suis heureuse. Je me sens très chanceuse de te connaître.

En général, je n'ai pas beaucoup de chance. J'attire les choses malheureuses. Et je pense que toi et Onur êtes les seules personnes, dans ma vie, à me faire sentir chanceuse. Bien sûr que j'ai des amies belles et précieuses, des amis beaux et précieux. Mais être avec elles et eux, les connaître, fait partie du cycle naturel de ma vie. Ce sont des rencontres dans l'ordre des choses. Ou bien nous avons grandi ensemble, ou bien nous appartenons aux mêmes terres. Cela n'a rien à voir avec la chance. Mais toi et lui, vous appartenez à des terres, des univers et des vies que je ne connais pas. Je me sens alors chanceuse, parce que l'existence nous a fait nous rencontrer.

Je ne sais pas si je t'en ai déjà parlé, mais nous aussi, nous avons un chat. Enfin, il n'est pas tout à fait « avec » nous, mais on peut le dire ainsi, parce qu'il grimpe sur le toit de la geôle et nous regarde sans cesse. Il miaule toujours à l'heure des repas. Nous lui lançons alors de la nourriture. Il court tout de suite vers l'endroit où elle est tombée, sur le toit, et il commence à manger. Ce chat est notre seul lien avec l'extérieur. Ah oui, il y a aussi les tourterelles. Elles avaient fait leur nid dans une des pelotes de barbelés qui surplombent la promenade. Maintenant elles ont deux petits. Parfois je me hisse vers la fenêtre, et je les regarde. Ils sont beaux, mais vraiment très beaux.

NOUS AURONS AUSSI DE BEAUX JOURS

chantait, on faisait des jeux de culture générale, on se défiait pour répondre aux questions, pour trouver les capitales des pays. Cette petite promenade ici, dans ce quartier de prison, me rappelle l'ambiance de cette jolie maison avec cour, ma tante Semra. Je pense que lorsque je sortirai et retournerai voir mes oncles et tantes, je vais être, cette fois, nostalgique de cette promenade et de mes amies.

Je vais partir d'ici toute seule. Et je vais avoir beaucoup de mal. Je vais me sentir gênée. J'aime beaucoup mes amies d'ici. Je t'aime beaucoup toi aussi.

Je te remercie pour tout.

Zehra qui t'aime.

FIN ☺

NOUS AURONS AUSSI DE BEAUX JOURS ÉCRITS DE PRISON

Ce livre rassemble les lettres que l'artiste et journaliste militante kurde Zehra Doğan, durant ses 600 jours d'incarcération, a adressées à son amie Naz Öke, journaliste turque vivant en France et animatrice, avec Daniel Fleury, du webzine *Kedistan* pour la liberté d'expression.

Cette correspondance passionnée révèle une femme d'une générosité et d'une énergie exceptionnelles, une artiste surdouée, une poétesse, mais aussi une fervente militante pour la liberté des femmes et les droits des Kurdes, soucieuse des autres et du monde.

« Je pourrais te raconter tout ce qui se passe ici mais les mots me manquent pour te parler du chant de ces femmes. Pourtant, leurs voix qui s'élèvent depuis ces quatre murs et s'accrochent aux barbelés sont celles qui expriment le mieux l'emprisonnement. Ces voix, que la pluie accompagne, nous frappent au visage et chantent la révolte de l'emprisonnement, dans toute sa nudité. »

(10 décembre 2018)

Journaliste et artiste plasticienne kurde, **Zehra Doğan** est née en 1989 à Diyarbakır. Elle est l'une des fondatrices, en mars 2012, de JINHA, la première agence d'information de femmes en Turquie, fermée par décret à la suite de la tentative de coup d'État de juillet 2016. Elle a reçu, en 2015, le prix Metin Göktepe en récompense de son travail sur les femmes yézidiennes ayant échappé à Daesh, qu'elle a été l'une des premières journalistes à interviewer. Arrêtée en juillet 2016 et accusée de « propagande pour une organisation terroriste », elle sera relâchée cinq mois plus tard et placée sous contrôle judiciaire avant d'être réincarcérée en juin 2017 et libérée le 24 février 2019. Elle vit désormais à Londres. Pendant ses années d'incarcération, elle a été soutenue par le PEN Club International et de grands artistes comme le peintre dissident chinois Ai Weiwei ou l'artiste Banksy qui a créé à Manhattan une fresque en son hommage.

Traduit du turc par **Naz Öke** et **Daniel Fleury**

En couverture:

Lierres de mon âme, Prison de Mardin, 2016

Zehra Doğan

Peinture à l'eau sur papier, 62 x 45 cm

© Jef Rabillon